

## **LA CRISE ADOLESCENTE, UNE NÉCESSITÉ DE STRUCTURE ?**

### **Des signifiants qui veulent dire quoi ?**

C'est un lieu commun de nos jours que d'associer adolescence et crise, comme allant presque de soi, tout naturellement, avec même une équivalence des valeurs de ces deux termes : adolescence= crise...voire même crise= adolescence pour un enfant qui s'oppose (il est déjà dans la crise ado) ou un adulte qui traverse un moment difficile (il n'est toujours pas sorti de sa crise ado). Ainsi, donc, au cœur de chaque crise se cacherait un adolescent !!

La question que je vous propose ce matin est celle-ci : « la crise adolescente est-elle une nécessité dans la structure ? » Doit-on donc « criser » à l'adolescence ? Est-ce nécessaire, cela représenterait-il une modalité d'entrée incontournable dans la vie adulte, et serions-nous tous inévitablement pareils dans cette période dite adolescente ?

Quelle lecture la psychanalyse peut-elle faire de cette question ?

Rappelons que la psychanalyse se présente avant tout comme une clinique ; autrement dit, elle s'intéresse depuis le début, depuis Freud donc, à comprendre le fonctionnement de l'appareil psychique et cela à partir de particularités rencontrées, constatées, rapportées concernant des individus. C'est ainsi que Freud s'est initialement interrogé sur l'étiologie, la cause de symptômes dans le corps qui n'avaient aucune origine organique : les conversions hystériques (paralysies, amnésies) qui fascinaient la médecine depuis toujours. Comment comprendre l'intrication entre corps et psyché ? Il s'est ensuite questionné par exemple sur les différences de réaction à un traumatisme commun, la première guerre mondiale, pour tenter de comprendre ce qui se répétait dans les cauchemars pour certains et qui pour d'autres semblait avoir pu être évacué de la conscience plus facilement. Comment là aussi comprendre les mécanismes psychiques en jeu ?

Ceci pour rappeler que c'est toujours la clinique, le champ des manifestations qui a guidé la spéculation et l'élaboration théoriques en psychanalyse.

Alors force est de reconnaître que ce terme de « crise adolescente » n'est sûrement pas apparu sans fondement aucun. Il existe effectivement des difficultés, des comportements, des symptômes que l'on ne rencontre ou qui ne se développent qu'à cette période de la vie. C'est sûrement là, la raison d'une certaine forme de généralisation donnée en réponse à ce que peut manifester un adolescent : « ça c'est la crise ado ! », avec cet effet de soulagement pour certains, de banalisation, d'inquiétude ou de rejet pour d'autres. Il y a donc toute une palette de réponses, de réactions différentes à ces manifestations adolescentes, et sûrement autant d'adolescents différents !

Il n'en reste pas moins qu'il se passe bien quelque chose de particulier à cette période adolescente du point de vue psychique, mais que se passe-t-il ?

Je vous propose de tenter d'en préciser les contours.

Crise adolescente, crise psychique ? Si on tente de se défaire de ce terme générique, fourre-tout de « crise », et si on revient à une approche psychanalytique, il conviendrait de reprendre le terme freudien classiquement utilisé par celui-ci, c'est-à-dire non pas crise psychique mais conflit psychique. Freud a déplié toute sa théorie sur cette question d'équilibre psychique, d'économie psychique à partir d'un certain

nombre de conflits inévitables : conflits pulsions de vie/ pulsions de mort, conflits principe de plaisir/principe de réalité...  
Je retiendrais donc d'emblée le terme de conflit et non celui de crise.

L'adolescence est un moment de la vie où effectivement il y a la nécessité d'une **réorganisation de la vie psychique**, réorganisation qui ne serait pas nécessairement négative mais normale compte tenu d'un certain nombre de modifications et ce dans un contexte social de plus où la place de l'adolescent et son statut sont l'objet de nombreux enjeux... Sociétaux, politiques, économiques et donc pas seulement psychiques.

Cette désorganisation est liée à un moment particulier où l'enfant accède à la puberté, c'est-à-dire à la maturité sexuelle (reproduction) sans pour autant accéder à une maturité sociale (indépendance sociale).

Période donc un peu particulière dans le développement psychique, artificielle en quelque sorte, marquée par une responsabilité sexuelle précoce du corps (un corps qui semble nous appartenir, dont on peut jouir comme on le souhaite, dont on peut faire ce que l'on veut) et par ailleurs une dépendance toute naturelle encore à l'endroit des adultes. De plus en plus ce décalage s'accroît entre une puberté qui débute en moyenne vers 12 ans et une entrée dans la vie sociale plus tardive qu'auparavant. Ce décalage peut rendre plus problématique de nos jours le passage de l'enfance à l'âge adulte. « L'éveil du printemps » pour reprendre le texte de Frank Wedekind, sur l'éveil des pulsions (texte de théâtre commenté par Freud) bien avant l'âge mûr !

Que dire de la vie psychique et de la réorganisation de celle-ci ? Définissons en les termes :

**Le sujet pour la psychanalyse est un corps vivant affecté par le langage.**

Que le corps soit vivant et avec une autonomie surprenante, la puberté en atteste par ses émois, mais aussi pensons à toutes ses manifestations du corps qui nous dérangent et que nous ne pouvons contrôler : les tremblements, les rougeurs, les bruits intestinaux, les angoisses... Nous n'en sommes finalement pas vraiment propriétaires même si nous en avons la jouissance, locataires plutôt. Il est cependant vrai qu'au sortir de l'enfance, le corps semble être le lieu des premières marques d'indépendance.

Que le sujet soit affecté par le langage, c'est ce qui nous distingue du monde animal et ce qui participe d'une destinée qui en partie nous échappe : affectés par des signifiants, des mots, des discours qui cernent le sujet à son insu et non sans quelques conséquences. À commencer par des questions d'identité, le choix d'un prénom (qu'il nous affecte ou pas d'ailleurs) par un patronyme, par une lignée, par des histoires, par des mots qui nous ont qualifiés, par des non-dits... Tout cela participe de la vie psychique et nous savons notre attachement précis à certaines paroles entendues qui ont pu nous affecter. À propos des adolescents, il est sûr que les discours sont nombreux... Et qu'ils les entendent.

Corps et langage vont subir des modifications à cette période de la vie.

Le corps est fortement mobilisé au travers du surgissement de la sexualité et il fait saillie, irruption ne serait-ce que sous la forme de la différence anatomique des sexes et à l'adolescence s'inaugure cette difficulté entre une anatomie et un destin sexuels. L'anatomie fait-elle le destin sexuel ? C'est la question que se pose

finalement les adolescents. Question d'autant plus vive que la disparité des places masculine et féminine n'est plus aussi marquée de nos jours.

Commence alors logiquement cette recherche d'identité qui ne s'apprend pas, d'où le tâtonnement normal et les différents styles essayés. L'adolescent ne sait pas exactement ce qu'il veut, il est à bout de souffle assurément (J.L. Godard) dans ce « j'sais pas quoi faire » qui se transforme en « qu'est-ce que je peux faire ? » qui n'attend d'ailleurs surtout pas de réponse ! parentale encore moins ! Comment donc comprendre les mouvements psychiques en jeu ?

**Conflit psychique** au sens donc d'une nécessité introduite dans le fonctionnement psychique par le changement de statut auquel est invité l'adolescent et pour lui-même et dans le social.

Et pourtant le sujet ne se constitue pas à l'adolescence, il s'est constitué dans l'enfance par la mise en place du **désir**, mais c'est à l'adolescence que la question de sa **satisfaction** se joue pour de « vrai ». Dans l'enfance le désir est inévitablement intriqué, articulé au désir de l'Autre. Freud a mis en lumière ce qu'il a nommé « le premier vécu de satisfaction », où dans un souci presque scientifique, dans « l'esquisse d'une psychologie scientifique » il montre comment le désir de l'enfant se constitue dans la recherche d'une satisfaction déjà perdue. L'enfant dans un premier temps se trouve au niveau du besoin, il crie et ses cris, ses pleurs vont être interprétés par celle ou celui qui s'en occupe comme une demande : « il a faim, il a soif, il a froid », ou interprétés comme une gêne : « il est pénible, il en fait exprès ». Vous remarquerez qu'on les fait donc parler très tôt les enfants... Mais à partir de nos interprétations. Demande à laquelle on répond en général et Freud remarque que ce que l'enfant reçoit alors c'est une première expérience de satisfaction où l'enfant n'a pas seulement été nourri mais porté, cajolé, parlé. Ainsi quand l'enfant se manifestera à nouveau, ce sera pour retrouver cette satisfaction et pourtant la réponse sera nécessairement différente, l'autre répondant inévitablement autrement. Il y a là constitution d'une perte au travers de cette différence des réponses et c'est ce qui donnera une tonalité nostalgique à tout sujet. Nostalgie d'une satisfaction mythique et pourtant indispensable pour que le sujet se constitue comme sujet désirant..

Cette satisfaction qui n'est jamais tout à fait la bonne, cette relative insatisfaction est cependant bien vécue habituellement dans l'enfance. Lacan distinguera, à la suite de Freud, les différentes catégories du manque auquel le sujet est confronté.

Cette disposition s'inaugure en fait de l'acceptation par l'enfant d'un manque vécu sur le mode de la **privation** (manque réel d'un objet symbolique) et de la **frustration** (manque imaginaire d'un objet réel), c'est-à-dire sur un mode qui tient compte de l'altérité, on ne se prive ni se frustre seul dans l'enfance. Ce renoncement provisoire auquel se soumet l'enfant et qui lui permet d'entrer dans les apprentissages ne vaut cependant que s'il s'accompagne d'une promesse en retour ; Promesse que quand il sera grand... Il aura tout ce qu'il faut pour sa satisfaction. Insatisfaction, latence de la satisfaction plus ou moins bien tolérée par l'enfant dans ce dispositif, période de latence, moyennant qu'il y ait quelque chose à attendre. « Il faut commencer par attendre, par renoncer, par sacrifier un certain temps devant ses désirs pour y avoir le droit ensuite » C. Melman.

Ainsi pendant cette période de l'enfance, l'enfant considère-t-il comme privation ce qu'il en est de la **castration** en fait, c'est-à-dire d'un manque qui n'est pas réel mais

symbolique et dont l'objet du manque est imaginaire. La rencontre avec la castration, c'est cette déception qui s'inaugure à l'adolescence, du fait du corps sexué, de constater qu'il n'y a pas de résolution du manque et que les adultes eux-mêmes y sont soumis. Évidemment rien ne lui a été retiré, il ne lui manque rien qui puisse lui être restitué et c'est là la mauvaise blague de l'entrée dans l'adolescence. C'est une des raisons pour comprendre la fréquence des manifestations symptomatiques à cette période-là particulièrement, au moment donc où la subjectivité est conviée à entrer sur scène brusquement.

Désidéalisation qui explique la complexité des sentiments à l'adolescence face à ce que l'on peut nommer un **impossible**. Rencontre avec le manque, avec la solitude, avec le défaut de l'objet qui viendrait le soutenir, rencontre éventuellement traumatisante, sinon douloureuse.

Ce qui ne s'entend pas dans un premier temps pour un adolescent, dans ce passage de l'enfance à l'adolescence, c'est que le manque est nécessaire à l'entretien du désir. Il faut être manquant pour désirer.

Le premier mouvement en réponse à cette réalisation d'un manque non suturable est d'en rendre responsable les adultes, les parents pour une promesse non tenue. C'est avant tout la déception devant la déficience des adultes eu égard à l'idéal constitué pendant l'enfance qui surgit. De même que le désir se constitue au travers du désir de l'Autre, la castration ressentie, c'est d'abord la castration de l'Autre.

L'adolescent découvre là qu'il ne sait rien de l'objet de son désir. Quête inaugurale d'un objet qui s'avérera inaccessible dans la mesure où cet objet est résolument perdu mais c'est le mouvement par lequel cette quête prend toute son orientation et tout son sens. C'est cette dimension du manque qui est éprouvée pour de vrai à l'adolescence.

Ainsi l'adolescent peut-il tenter de résoudre ce problème au travers de la recherche d'un autre idéal, une figure incarnée de jouissance (star, idole), appel ici à une image incarnée idéale non castré, susceptible de donner accès à un monde moins déficitaire, ou au travers d'objets susceptibles de le satisfaire efficacement (toxiques, objets de consommation, les rencontres virtuelles...). Le tout dans un mouvement de rejet des valeurs partagées habituellement par cette communauté des adultes. C'est ce que l'on nomme « crise adolescente », **ce moment d'hésitation** à venir prendre sa place sur la scène du monde.

C'est un âge susceptible donc de faire symptôme dans notre culture, dans notre société.

Que devient ce malaise adolescent dans les dispositions actuelles où tout est mis en place pour que cette dimension du manque, de la castration, de la rencontre avec un impossible soit « hors de séjour » et pour tous ?

Comment un adolescent peut-il se remettre de cette déception et vivre son insatisfaction ? et plus particulièrement dans les modalités actuelles ? Le social ne prépare plus les adolescents au caractère irréductible du manque. De fait cette rencontre avec la castration peut s'avérer éventuellement traumatisante. :

L'adolescent est contraint à assumer des pertes et à y consentir (ne serait-ce que dans son rapport à son propre corps qui n'est jamais tout à fait comme il faut, à qui il manque toujours quelque chose) et c'est là un enjeu qui n'est pas simple surtout dans un monde moderne où ces dimensions de la perte et du manque sont de plus en plus récusées.

Dans cette économie actuelle qui garantit toujours de répondre, le manque est vécu dans la catégorie de la frustration et non plus de la castration : manque imaginaire d'un objet réel et non plus manque symbolique d'un objet imaginaire. Cette dimension de la frustration mise au premier plan, c'est une économie d'échange réciproque qui s'ouvre avec des objets réels toujours prêts à nous combler. Une économie de l'offre et de la demande, de l'appel sans fin où il est difficile d'être rassasié...

Il semble que ce soit logiquement cette période de latence qui n'ait plus sa place dans notre société. Plus de nécessité de différer sa satisfaction. C'est le message entendu. Actuellement tout est possible pour la satisfaction en même temps qu'il n'y a rien à attendre de quiconque, chaos dont il n'y a rien à espérer. Paradoxe criant souvent. Paradoxe qui peut s'exprimer au travers d'une « boulimie » de demandes ou au contraire d'un évitement de toute demande.

Paradoxe souvent rencontré aussi entre une logique qui ne peut que maintenir l'adolescent dans une irresponsabilité (économie de marché, transmission et formation...) Et en même temps ersatz de responsabilité qui entretiennent aussi bien sa dépendance que sa plainte de celle-ci. Et dans le même temps donc une responsabilité pubertaire qui se joue sans aucun rituel initiatique à même d'offrir à l'adolescent un accès légitimé en quelque sorte.

Peut-on penser que pour certains, adolescents ou adultes qui les entourent, « criser » viendrait là comme un rite initiatique moderne, une façon de se reconnaître adolescent ? Image caricaturale d'un adolescent, en crise, peut-être elle-même véhiculée par une société dite en crise... Alors que bon nombre traversent ce conflit psychique sans encombre et avec richesse. Certes il s'agit d'un moment de rencontre avec la réalité et ses imperfections mais c'est aussi un moment inaugural passionnant.

Véronique Bellangé